II

OFFICIUM CONSOLANTIS
LE DEVOIR DE CONSOLATION DANS LA CORRESPONDANCE DE CICÉRON DE LA BATAILLE DE PHARSALE A LA MORT DE TULLIA

PAR HUBERT ZEHNACKER
Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne
1, rue Victor Cousin, 75230 Paris, Cedex 05

SOMMAIRE. — *Après la bataille de Pharsale et particulièrement pendant l'année 46, la* **Correspondance** *de* **Cicéron** *reflète les efforts de son auteur pour consoler ses amis de la perte de leur liberté, de la mort de leurs compagnons de lutte, de leur exil ou de la dégradation de leur statut politique. Les réponses des correspondants de Cicéron contiennent des développements analogues. Une lettre adressée par Cicéron à un certain* **Titius** (Fam., V, 16) *se présente comme un résumé des traités des* **philosophes grecs** *sur le thème de la* **consolation.** *On peut en conclure que dès avant la mort de* **Tullia**, *Cicéron connaissait bon nombre de ces traités, et notamment celui de* **Crantor** ; *cela explique qu'il ait pu rédiger sa* **Consolatio** *en quelques jours seulement. Ce n'est donc pas la mort de Tullia, mais le naufrage de la République qui a été le premier catalyseur de l'évolution de la réflexion cicéronienne vers la* **philosophie morale** *et la quête de la sagesse.*

EPITOME. — *Post aciem Pharsalicam et in primis per annum quadragesimum sextum ante aetatem nostram, M. Tullius permultas scripsit epistulas quibus familiares suos de libertate amissa, de morte amicorum, de exilio atque dignitatis deminutione consolari conatus est. Similiter consolatorias ab eis accepit litteras. Ad Titium quemdam misit epistulam* (Fam. V, 16) *quae eius generis argumenta, a Graecis philosophis adhibita, breuiter colligit. Quae omnia nos docent Ciceronem et Crantoris et aliorum philosophorum disputationes de maerore minuendo iam ante Tulliae mortem penitus nouisse, adeo ut* Consolationem *suam paucis diebus conscripserit, neque mortem illam sed interitum liberae rei publicae eum ad sapientiam quaerendam primum impulisse.*

En janvier 45, Tullia mettait au monde, probablement dans la maison romaine de Cicéron[1], un petit garçon dont le père était Dolabella. Écrivant de Rome à Q. Paconius (?) Lepta, à la fin de janvier ou au début de février[2], Cicéron pensait que l'accouchement s'était bien passé et croyait sa fille en assez bonne santé, *satis firma*. Elle devait

1. J. CARCOPINO, *Les secrets de la Correspondance de Cicéron*, Paris, 1947, I, p. 276-277.
2. *Fam.*, VI, 18 = C. U. F., 586.

pourtant mourir brusquement vers le milieu de février, durant sa convalescence à Tusculum. Pour Cicéron, le coup fut d'autant plus terrible qu'il était inattendu. Littéralement prostré, il se réfugia d'abord chez Atticus à Rome, où il resta une vingtaine de jours ; il passa ce temps à lire, dans la riche bibliothèque de son ami, toutes les œuvres de consolation qu'il put y trouver : *nihil enim de maerore minuendo scriptum ab ullo est quod ego non domi tuae legerim*[3]. Puis il alla chercher la solitude dans une propriété qu'il possédait depuis peu à Astura, sur la côte du Latium. Il y conçut le projet, qu'il ne réalisa pas, de faire édifier un sanctuaire qui marquât l'apothéose de Tullia, et s'enquit auprès d'Atticus et de quelques autres, de la possibilité d'acheter un terrain à cet effet. Il entreprit aussi de s'adresser à lui-même une consolation sur la mort de sa fille, en s'inspirant d'une œuvre de Crantor dont nous reparlerons. La *Consolatio* de Cicéron, tout comme l'*Hortensius*, rédigé quelques mois plus tôt, était une œuvre justement célèbre dans l'Antiquité ; la lecture de l'un inspira ce qu'il est convenu d'appeler la première conversion de saint Augustin[4] ; l'autre se trouve citée et en partie imitée dans l'*Epitaphium Nepotiani* adressé à Héliodore par saint Jérôme[5]. Et pourtant l'une et l'autre œuvre sont définitivement perdues pour nous, qui n'en possédons plus que des fragments sous forme de citations[6].

La *Consolatio* que Cicéron s'écrivit à lui-même prenait la suite de tous ces livres qu'il avait lus *de maerore minuendo*, et qui étaient vraisemblablement tous écrits en grec, bien qu'il ne le dise pas. Au sens strict du terme, ces écrits consolatoires[7] s'adressaient à des personnes réelles qu'un deuil venait de frapper et visaient à effacer ou du moins à atténuer leur douleur ; au sens plus large, c'étaient des œuvres morales qui voulaient prémunir tous les lecteurs contre les malheurs et les contrariétés de toutes sortes. Les origines de cette littérature consolatoire sont à chercher dans l'activité des sophistes ; Sophocle et surtout Euripide en présentent déjà plus d'un écho ; les arguments mis en avant, de type gnomique, étaient généralement proches de ce qu'on peut appeler la sagesse commune.

Avec le développement de la philosophie grecque et de ses écoles, l'art de la consolation gagna en complexité et s'adapta à des doctrines variées. La première œuvre de ce genre, qui fut aussi la plus célèbre,

3. *Att.*, XII, 14, 3 = 588.
4. Aug., *Conf.*, III, 4, 7.
5. Hier., *Epist.*, 60.
6. M. Tulli Ciceronis Scripta..., ed. C. F. W. Mueller, IV, 3, p. 312 sqq. (*Hortensius*), et 332 sqq. (*Consolatio*). M. Ruch, *L'Hortensius de Cicéron : histoire et reconstruction*, Paris, 1958.
7. R. Kassel, *Untersuchungen zur griechischen und römischen Konsolationsliteratur*, Zetemata 18, Munich, 1958 ; H. T. Johann, *Trauer und Trost*, Munich, 1968. Autres indications bibliographiques dans : Plutarque, *Œuvres morales*, II, éd. Defradas, Hani, Klaerr, C. U. F., Paris, 1985, p. 14, n. 1.

est le Περὶ πένθους, *Sur le deuil*, de l'académicien Crantor[8]. Crantor était très lié avec les scholarques de l'ancienne Académie ; il avait été l'élève de Xénocrate et de Polémon, il était l'ami de Cratès, il devint le maître et l'ami d'Arcésilas. Fidèle à l'enseignement de Platon, il avait écrit, entre autres, un commentaire du *Timée*.

Le Περὶ πένθους était adressé à un certain Hippoclès qui avait perdu ses enfants[9]. Crantor traitait les thèmes consolatoires en une perspective platonicienne ; il présentait la vie humaine comme misérable et suggérait que la mort lui était bien supérieure. Mais il n'est pas sûr qu'il ait affirmé explicitement l'immortalité de l'âme. Et dans l'ensemble, le Περὶ πένθους semble avoir été d'une souplesse doctrinale assez large pour susciter l'adhésion de milieux philosophiques très divers ; on sait par Cicéron lui-même[10] que Panétius, qui fut sans doute le premier stoïcien à rédiger une consolation *ad hominem*, le *De dolore patiendo* adressé à Q. Aelius Tubero[11], conseilla à celui-ci d'apprendre par cœur le traité de Crantor[12].

On a souvent cru qu'en rédigeant la *Consolatio*, Cicéron avait transposé fidèlement le Περὶ πένθους. Un des fragments de l'œuvre, transmis par une citation de Pline l'Ancien[13], consiste précisément en ces mots : *Crantorem sequor*. A la façon dont il en parle, saint Jérôme laisse voir qu'il a pris cette affirmation au pied de la lettre ; dans le traité de Cicéron il a cru lire une transposition de Crantor[14]. En réalité, quand il affirmait qu'il suivait Crantor, Cicéron ne voulait parler ni de la structure ni des arguments de l'œuvre, mais seulement du point fondamental de la doctrine consolatoire du philosophe de l'Académie, la μετριοπαθεία à laquelle il donnait la préférence, contre l'ἀπαθεία des Stoïciens. Quant au reste, nous savons bien que les sources de Cicéron furent nombreuses et variées. Dans la lettre adressée le 8 mars 45 à Atticus[15], il rappelle à son ami qu'il a lu toutes les œuvres consolatoires qu'il a pu trouver chez lui. Nous savons aussi qu'il s'est servi d'un opuscule d'Aristote, Εὔδημος ἢ περὶ ψυχῆς[16], et nous devinons, par la lettre 60 de saint Jérôme, que celui-ci a trouvé dans la *Consolatio*, outre des réfé-

8. *R. E.*, XI, 2, col. 1585-1588 (v. Arnim).

9. Plut., *Ad Apoll.*, 104 C.

10. Cic., *Acad. pr.*, II = *Lucul.*, 135 ; cf. *Fin.*, IV, 23.

11. Q. Aelius Tubero fut tribun de la plèbe en 130 (?) — T. R. S. Broughton, *M R. R.*, I, p. 502 — mais échoua à la préture parce qu'il menait une vie trop simple (Cic., *Mur.*, 75 sq.). Stoïcien, il était l'élève de Panétius (Cic., *Off.*, III, 63). C'était un excellent juriste ; Cicéron en a fait un des interlocuteurs du *De Republica*.

12. Mais le conseil a peut-être figuré dans un autre écrit adressé par Panétius au même, Περὶ εὐθυμίας.

13. Plin., *N. H.*, XXII, *praef.* = fragm. 7, C. F. W. Mueller.

14. Hier., *Epist.*, 60, 5, 2 : *Legimus Crantorem, cuius uolumen ad confouendum dolorem suum secutus est Cicero.*

15. *Att.*, XII, 14, 3 = C. U. F., 588.

16. K. Kumaniecki, *A propos de la « Consolatio » perdue de Cicéron*, dans les *Annales Fac. Lettres Sc. hum. Aix*, 46, 1969, p. 384. Cf. A. Grilli, dans *P. P.*, 83, 1962, p. 96-128.

rences à Platon et à Diogène, des citations de philosophes plus récents que Crantor, que ce dernier ne pouvait donc pas avoir cités lui-même, tels Clitomaque[17], Carnéade et Posidonius.

Devant ces deux œuvres disparues, nous sommes donc d'autant plus démunis que ce que nous savons du Περὶ πένθους ne peut nous éclairer de façon certaine sur la *Consolatio* et réciproquement. Il n'est pas étonnant dès lors que, pour ce qui est de la *Consolatio* plus particulièrement, l'attitude des philologues et des historiens de la philosophie ait suivi ce qu'on peut appeler un mouvement pendulaire. A la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle, des savants comme C. Buresch ou J. Wageningen[18] ont cherché avec un bel optimisme à reconstruire le traité de Cicéron, parfois dans ses moindres détails. M. Pohlenz[19] pensait que la *Consolation à Apollonios* de Plutarque — ou d'un Pseudo-Plutarque — en reproduisait fidèlement la structure ; d'autres se tournaient, animés d'un espoir analogue, vers l'*Epitaphium Nepotiani* de saint Jérôme. C'était aller trop loin ; une réaction s'ensuivit, qui conduisit à une attitude réservée à l'extrême. En 1964, K. Büchner[20] écrivait que les tentatives de reconstruction étaient vouées à l'échec, même en tenant compte des indications que fournissent les livres I et III des *Tusculanes*. Cette position prudemment négative n'a pas empêché K. Kumaniecki[21] de tenter de retrouver à tout le moins les grandes lignes et les arguments essentiels de la *Consolatio* cicéronienne. Sans reprendre tous les points de sa démonstration, nous résumerons ici la conclusion à laquelle est arrivé ce savant[22]. Dans la *praefatio*, Cicéron s'avouait accablé par le coup du destin qui l'avait frappé. L'intensité de sa douleur ne lui permettait pas d'attendre, pour se consoler, que le premier accès en fût passé, comme le conseillait Chrysippe. La douleur, disait-il, est un fait naturel ; ce ne sont pas les Stoïciens qui ont raison en prônant l'ἀπαθεία, mais Crantor qui préconise la μετριοπαθεία. Tel était le sens de l'affirmation : *Crantorem sequor.*

Dans une première partie, Cicéron dépeignait alors la misère de la vie humaine. De tous les états elle était le moins enviable ; par conséquent aucune mort ne devait paraître prématurée. Des *exempla* historiques appuyaient ce point.

Dans une autre partie, Cicéron traitait de l'immortalité de l'âme et tournait sa pensée vers l'apothéose de Tullia. Cette partie était en

17. Cf. *Tusc.*, III, 54 : *Legimus librum Clitomachi, quem ille euersa Karthagine misit consolandi causa ad captiuos ciues suos ; in eo est disputatio scripta Carneadis, quam se ait in commentarium rettulisse.*

18. C. Buresch, *Consolationum a Graecis Romanisque scriptarum historica critica*, Leipzig, 1886 ; J. Wageningen, *De Ciceronis libro Consolatorio*, Groningue, 1916.

19. M. Pohlenz, *De Ciceronis Tusculanis disputationibus*, Progr., Göttingen, 1909.

20. K. Büchner, *Cicero. Bestand und Wandel seiner geistigen Welt*, Heidelberg, 1964, p. 375. Cf. K. Kumaniecki, *op. cit.*, p. 369.

21. K. Kumaniecki, *op. cit.*, p. 369-402

22. Id., *ibid.*, p. 399.

accord avec les projets architecturaux qu'il caressait à Astura ; elle était comme le pendant littéraire du sanctuaire qu'il se proposait de faire construire.

Jusqu'ici le schéma rappelle en tous points celui de l'*Axiochos* du Pseudo-Platon[23], qui est sans doute aussi une œuvre du 1er siècle avant J.-C. C'est une sorte de consolation en forme de dialogue ; il met en scène Socrate qui vient encourager Axiochos sur le point de mourir. Une première série d'arguments, sur les misères de la vie, ne produit aucun effet ; Axiochos n'accepte d'être consolé et même rasséréné que lorsque Socrate lui parle de l'immortalité de l'âme et de son bonheur après la mort.

Mais si la *Consolatio* se rapproche de ce dialogue, elle en diffère aussi sur un point important : entre les deux mouvements d'inspiration platonisante, Cicéron a intercalé une partie centrale sous la forme d'un exposé des arguments consolatoires de toutes les philosophies qui lui étaient connues, en les accompagnant d'une critique. Il passait ainsi en revue, sur l'art de consoler, les arguments de Cléanthe, des Péripatéticiens, d'Épicure, des Cyrénaïques, de Chrysippe enfin, à qui il semble avoir fait une place particulière. Cette méthode de réflexion en forme de panorama est caractéristique de la Nouvelle Académie, et on connaît le parti que Cicéron en a tiré dans ses œuvres philosophiques ultérieures.

* * *

Tels sont les éléments que nous voudrions garder présents à l'esprit au moment d'aborder une relecture de la *Correspondance* de Cicéron, entre la bataille de Pharsale et la mort de Tullia. Nous lirons dans l'édition de Tyrrell et Purser les lettres écrites entre le lendemain de Pharsale (9 août = 28 juin 48) et la mi-avril 46 ; les autres, dans l'édition de la Collection des Universités de France procurée par J. Beaujeu. Ce sont ces dernières, d'ailleurs, qui se révéleront les plus intéressantes et que nous mettrons plus particulièrement à contribution.

Les années 48 à 46 sont marquées, pour Cicéron, par l'effondrement de ses espoirs politiques et la défaite militaire de son parti. Cicéron s'afflige de la perte de la République et déplore les malheurs qui se sont abattus sur ses amis : la mort, l'exil volontaire ou non, la perte de leur *dignitas* ou de leur fortune. Comment pourra-t-il les consoler et se consoler lui-même?

Il s'y emploie en tout cas avec beaucoup de courage. Nous remarquons en effet, dès la première lecture, l'emploi fréquent des substan-

23. R. Kassel, *op. cit.*, p. 37. Éd. de la C. U. F., Platon, XIII, 3, par J. Souilhé.

tifs *consolatio* et *solacium* et du verbe *consolari*, parfois relayé ou doublé par *iuuare* et *confirmare*[24]. Sans doute, peu après la défaite, Cicéron était-il surtout soucieux de se justifier : il ressassait les événements passés, essayait de se persuader qu'il avait été clairvoyant et voulait montrer que sa conduite avait été conforme aux principes de l'honneur et de la saine raison. A l'inverse, les dernières lettres avant Munda sont tendues vers un avenir angoissant ; Cicéron sait qu'un nouvel affrontement se prépare, et il n'en attend rien de bon. Mais entre ces deux pôles extrêmes, l'essentiel de l'activité épistolaire de Cicéron reflète son désir de consolation. Il se console lui-même par l'activité littéraire et philosophique, et par les immenses éclats de rire[25] qui fusent lors des dîners joyeux et raffinés auxquels il assiste chez ses amis épicuriens. Il console autrui dans des lettres aussi diverses de ton et de contenu que de destinataires.

C'est qu'ils sont nombreux à pouvoir profiter de cet *officium consolantis*[26]. Il y a A. Caecina et Q. Ligarius[27], qui ont mené la lutte en Afrique contre César ; après Thapsus, le vainqueur leur a laissé la vie sauve mais leur a interdit de revenir en Italie. Caecina pourra séjourner provisoirement en Sicile ; quant à Ligarius, il obtient son pardon, comme on sait, dans des circonstances mouvementées auxquelles nous renvoie le *Pro Ligario*. Il y a M. Claudius Marcellus, le consul de 51[28], qui a refusé de demander sa grâce à César après Pharsale et s'est retiré à Mytilène où il s'adonne à la philosophie. On se souvient dans quelles conditions César pardonna à Marcellus et comment Cicéron rédigea son célèbre discours de remerciement. Il y a P. Nigidius Figulus[29], le néopythagoricien, qui mourut en exil en 45 ; et (Saufeius?) Trebianus, un riche chevalier de tendance épicurienne[30], exilé lui aussi. Il y a A. Manlius Torquatus[31], qui a opté pour la cessation des hostilités après Pharsale et vit dès lors en exil à Athènes. Là il peut fréquenter le gouverneur césarien de l'Achaïe, Ser. Sulpicius Rufus[32], qui s'est cantonné longtemps dans une attitude de stricte neutralité et qui, rallié à César, n'en déplorait pas moins la dureté des temps et cherchait à adoucir le sort des Pompéiens qui vivaient réfugiés en Grèce.

Tous ces correspondants de Cicéron ont été atteints, non seulement dans leurs intérêts personnels et familiaux, mais dans leurs convictions et leur dignité de citoyens. Cicéron doit donc les consoler de la défaite

24. W. A. Oldfather, H. V. Canter, R. M. Abbott, *Index verborum Ciceronis epistularum*, Urbana, 1938.
25. *Fam.*, IX, 26, 2 = 522.
26. *Tusc.*, III, 76 ; cf. 75 : *officia consolantium*.
27. *Fam.*, VI, 6 = 512 ; *Fam.*, VI, 13 = 507.
28. *Fam.*, IV, 8 = 496.
29. *Fam.*, IV, 13 = 498.
30. *Fam.*, VI, 10, 4-6 = 501.
31. *Fam.*, VI, 1 = 571 ; VI, 3 = 579 ; VI, 4 = 582.
32. *Fam.*, IV, 3 = 499.

du parti de Pompée, de l'effondrement de la République, de leur exil personnel qui les prive de la présence de leur famille et qui fait peser des menaces sur leur fortune, et enfin de la mort ou de l'exil de leurs amis. Débordant ce cadre déjà vaste, l'entreprise de consolation de Cicéron s'adresse aussi à des hommes qui ne figurent pas parmi les vaincus, ou qui ont même rejoint le camp des vainqueurs, mais qui ne peuvent pas, dans la droiture de leur conscience, ne pas souffrir des malheurs de la République : Ser. Sulpicius Rufus est de ceux-là.

Devant une telle variété de situations et de personnalités, Cicéron naturellement adapte ses propos. La perspective d'un grâce prochaine, pour Marcellus, pour Caecina, pour Ampius Balbus, modifie progressivement le ton et l'argumentation de ses lettres. Quand il écrit à Nigidius Figulus, il se réfère aux savantes études de ce néo-pythagoricien ; quand il s'adresse à Manlius Torquatus, les thèmes se font stoïciens. Mais toujours Cicéron fait preuve de la discrétion qui convient lorsqu'on parle à des amis. La consolation littéraire a beau être apparentée au genre épistolaire, jamais les lettres de Cicéron ne sont des traités consolatoires ; toujours, au contraire, elle procèdent par prétérition, par allusions, se contentant d'effleurer les arguments ou les *exempla*, comme il sied entre des personnes que rapprochent la connivence d'une même culture et le partage des mêmes convictions. Ainsi la lettre C. U. F. 498 à Nigidius Figulus commence par exclure l'idée d'une offre de service ou d'une lettre de consolation[33], et ce refus provisoire se fonde sur une peinture très pessimiste de la situation personnelle de Cicéron lui-même. Il n'empêche que les thèmes de consolation sont abordés immédiatement après et débouchent sur une offre de service ainsi que sur une exhortation à l'énergie par quoi se clôt la lettre. Dans la lettre C. U. F. 499 adressée à Ser. Sulpicius Rufus, c'est toute une argumentation philosophique qui est passée sous silence, parce que Rufus la connaît bien : *Te autem ab initio aetatis memoria teneo summe omnium doctrinarum studiosum fuisse omniaque quae a sapientissimis ad bene uiuendum tradita essent summo studio curaque didicisse.* Enfin, qu'ils soient explicites et détaillés, ou formulés de manière abrégée ou allusive, jamais les thèmes consolatoires de Cicéron ne font appel à la haine ou au désir de vengeance ; à cet égard sa *Correspondance* se situe — et le situe — à un niveau très élevé de *magnitudo animi*.

Qu'écrit-il alors, pour remplir son *officium* de consolateur? D'abord et surtout, il fournit des arguments : *Relicum est ut consoler et adferam rationes quibus te a molestiis coner abducere*, écrit-il à Nigidius Figulus (498, 4). Il analyse et décrit les malheurs de ses correspondants et les siens propres, ce qui l'amène à en souligner les limites tout en en recon-

33. *Id quoque* (sc. *genus litterarum*) *deficiebat me, in quo debebat esse aut promissio auxilii alicuius aut consolatio doloris tui.*

naissant la gravité. Cette gravité, ces limites aussi, se situent d'abord au plan collectif, celui de la défaite militaire des amis de Pompée et de l'effondrement de la République. Une première limite réside dans l'absence de responsabilité des acteurs de ce drame. Une fois l'impulsion initiale donnée, la guerre civile avec ses conséquences a été l'effet de la nécessité. Tout comme le sage doit s'incliner devant le caractère inéluctable de la mort, les amis de Cicéron doivent comprendre que les événements se sont en quelque sorte faits d'eux-mêmes, et qu'ils n'ont donc rien à se reprocher. A Ser. Sulpicius Rufus (499, 1), Cicéron écrit qu'il doit employer les biens qu'il possède en propre pour lutter contre les maux extérieurs, *aliena mala*. Ces biens propres, ce sont en l'occurrence, pour Rufus comme pour Cicéron, la conscience de leur clairvoyance et la justesse de leurs positions politiques. C'est peut-être une consolation aussi de se dire (499, 2) que ceux qui n'ont pas suivi leurs conseils éclairés ont péri par leur folie. A Caecina de même (512, 12-13), Cicéron affirme que son courage et sa clairvoyance passés excluent qu'il se laisse abattre par l'adversité. Il doit pouvoir compter sur le témoignage de sa conscience, qui justifie à ses yeux l'ensemble de sa conduite. Ce raisonnement, de tendance stoïcienne, revient fréquemment dans les lettres adressées à Manlius Torquatus. Au début de décembre 46 (571, 3-4), Cicéron affirme que ses amis et lui-même ont accompli un *officium iustum et pium et debitum rei p. nostraeque dignitati*. Mieux : fort du soutien de sa conscience, Cicéron refuse de se croire malheureux, *si... bene sentire recteque facere satis est ad bene uiuendum*. Ni la pensée ni les termes employés ne seraient déplacés dans le *De Finibus*, les *Tusculanes* ou les *Lettres à Lucilius*. Au début de janvier 45 (579, 3), Cicéron redit, toujours à Torquatus, qu'un sage ne saurait considérer la mort comme un malheur ; la défaite dans la guerre civile n'en est donc pas un non plus. Vers la fin de janvier encore, il répète (582, 2) que la meilleure consolation est la conscience d'avoir mis son action au service d'idées justes ; l'unique mal réside, non dans la mort, mais dans la *culpa*.

Une deuxième limite dans le malheur collectif se trouve dans l'action bienfaisante du temps. L'ancienne *res publica* est morte, mais il est impossible qu'une nouvelle forme d'État ne renaisse de ses cendres, et d'ailleurs César y travaille. Les citoyens les plus compétents et les plus intègres retrouveront alors tout naturellement leur *dignitas*. Dans ce raisonnement que Cicéron s'efforce de tenir, même s'il paraît ne pas toujours y adhérer pleinement[34], transparaît l'auteur du *De Republica* et du *De legibus* ; la société des hommes ne peut pas subsister dans l'anarchie.

34. Le doute s'est insinué en *Fam.*, VI, 1, 6 = 571, à Manlius Torquatus.

La troisième limite du malheur collectif réside dans ce qu'il faut bien appeler son caractère subjectif. Après tout, ce qu'on ne voit pas, ce dont on n'est pas informé, n'existe pas. Et dans certains cas il vaut mieux, effectivement, ne pas savoir. A tout bien prendre, les exilés de la bonne cause ont de la chance de ne pas être à Rome, où Cicéron est témoin de faits qui le révoltent. C'est ce qu'il dit à Sulpicius Rufus (499, 2) ; à Torquatus aussi (571, 1) : *mihi dubium non est quin hoc tempore bono uiro Romae esse miserrimum sit.* Dans une lettre ultérieure adressée au même, il complète ce raisonnement en disant (582, 3) : oui, c'est à Rome que nous sommes le plus malheureux, d'une part parce qu'il est plus pénible de voir que d'apprendre par ouï-dire, et d'autre part parce que nous sommes plus exposés à des dangers soudains et imprévisibles. C'est exactement le contraire de ce qu'il écrivait à Marcellus (503, 509, 567) à l'époque où il s'efforçait de le faire revenir à Rome[35] ; mais l'efficacité d'une consolation ne se mesure pas forcément à la constance des propos tenus par son auteur.

Au malheur collectif de la République et du parti de Pompée s'ajoute le malheur individuel des vaincus, des exilés. Là encore Cicéron s'efforce d'en marquer les limites, sans en méconnaître la gravité. L'exil est une dure épreuve sans doute, et Cicéron en a fait l'expérience ; mais les républicains exilés ne sont pas abandonnés de tous. Ils conservent à Rome leur famille, leurs amis, qui protègent leur fortune et veillent à leurs intérêts. Toutes les fois qu'il le peut, Cicéron donne à ses correspondants des nouvelles rassurantes de ceux qui leur sont chers (571, 1). Il atténue ainsi la dureté d'une séparation que chacun espère provisoire (582, 3).

Tout dépend en définitive de la bonne volonté de César ; c'est vers lui que se tournent tous les regards, comme celui dont on guette avec anxiété le moindre signe de bienveillance. A Nigidius Figulus (498) Cicéron promet que ses ennuis ne dureront pas, parce que César est bien disposé à son égard, que ses familiers le sont aussi, et que l'opinion publique réclame avec insistance son rétablissement. A Trebianus (501) il annonce que César retrouve le sens de l'équité et de la nature ; à Ligarius (507, 2-3), à Torquatus aussi (571, 2 ; 582, 2) il fait valoir que César se radoucit de jour en jour ; sa sévérité, souvent, n'est que tactique : il est obligé de marquer le coup, mais il ne demande pas mieux que de pardonner.

Ainsi ceux à qui Cicéron adresse ses consolations ne doivent pas se considérer comme les plus malheureux des hommes ; d'autres souffrent autant ou plus qu'eux. Nous quittons ici le domaine de l'argumentation pour entrer dans celui des *exempla* ; malheureusement les précautions

35. J. Beaujeu, éd. C. U. F., *ad loc.*, p. 240.

que Cicéron doit prendre pour éviter d'écrire quoi que ce soit de compromettant l'obligent à traiter ce point-là aussi par prétérition ou par allusions. Ainsi, dans la grande lettre à Caecina (512), Cicéron rappelle de façon globale et sans citer aucun nom, l'exemple de tous ceux, anciens et modernes, Romains et étrangers, qui ont supporté des malheurs semblables : *leuat enim dolorem communis quasi legis et humanae condicionis recordatio.* A Torquatus (579, 4) il affirme que sa situation n'est pas pire que celle de tous ceux qui ont combattu pour Pompée.

Le plus prudent était peut-être de se référer à son cas personnel, et c'est ce que Cicéron fait le plus souvent. A Ligarius (507, 4) il se déclare solidaire dans le malheur : *eadem enim causa opes meas fregit quae tuam salutem in discrimen adduxit.* A Sulpicius Rufus (511, 2) il affirme que si chacun se croit le plus malheureux de tous, Cicéron en tout cas est moins bien loti que son correspondant, puisqu'il n'ose pas écrire tout ce qu'il pense. Cette parénèse par l'exemple aboutit à des exhortations à la sagesse et à la *grauitas.*

On est alors dans un contexte proche du genre protreptique : la meilleure façon de consoler est d'exhorter tous ceux qui en sont capables à se réfugier dans l'*otium litteratum* ou dans la réflexion philosophique. Écrivant à Sulpicius Rufus dont il vante les éminentes qualités (499), Cicéron fait appel à sa *uirtus* pour surmonter le chagrin ; puisque l'exercice de la jurisprudence est devenu aussi impossible que celui de l'art oratoire, il l'invite à se tourner vers la philosophie, enseignée par les *sapientissimi.* Écrivant à Nigidius Figulus (498, 4), Cicéron dit qu'il préfère renoncer aux arguments puisés *ab exquisita quadam ratione et doctrina* — entendez le néo-pythagorisme — pour faire appel à la *grauitas*, à l'*altitudo animi*, à la *uita acta*, aux *studia* et aux *artes.* De Trebianus (501, 4) il vante le courage et la sagesse : *audiebam quam fortiter sapienterque ferres iniuriam temporum* ; il l'invite donc à persévérer dans les *studia optima* qui sont les siens. A Ligarius (507, 5), à Ampius Balbus (510, 4) il adresse pareillement des appels vibrants à l'énergie, *fortem animum*, qui est la seule arme efficace contre les épreuves. Dans la longue lettre à Caecina (512), Cicéron va jusqu'à parler du réel plaisir, *delectatio*, que l'on finit par ressentir en pratiquant les lettres dans un but consolatoire.

Ainsi s'achève le cycle des arguments et des exhortations développés par Cicéron. Il ne lui reste plus alors qu'à offrir son aide, qui est peut-être la meilleure des consolations, et c'est ce qu'il fait dans presque toutes ses lettres. Car tel est bien l'ordre logique qu'il adopte : *consolari* d'abord, *iuuare* ensuite (507, 1 ; etc.).

L'ensemble de la démarche consolatoire que nous venons de décrire appelle deux remarques. La première est qu'elle paraît d'une incontestable sincérité. Sans doute Cicéron adapte-t-il ses propos à la

personnalité de ses correspondants et aux situations variables et d'ailleurs fluctuantes dans lesquelles ils se trouvent, et sans doute aussi pouvons-nous déceler alors quelques contradictions de détail, d'une lettre à l'autre ; il n'en est pas moins vrai que Cicéron pense profondément tout — ou presque tout — ce qu'il écrit. Il a entrepris, déjà, de se consoler lui-même, et il expose à Torquatus de quels arguments il se sert (582, 4) : ce sont sensiblement les mêmes que ceux qu'il adresse à ses amis. Les cinq points qu'il développe sont les suivants : 1) Il a vu plus clair que les autres ; 2) la République est dans un état tel que s'il venait à mourir il n'aurait pas à la regretter ; 3) jetant un regard sur sa vie passée, il a la satisfaction d'avoir fait son devoir ; 4) après les malheurs qu'a connus le grand Pompée, nul n'a le droit de se plaindre ; 5) il convient de bannir toute crainte ; la mort ne s'accompagne d'aucune souffrance, elle est même le terme ultime de toute souffrance. Mais au total Cicéron avoue que le principal facteur de consolation réside encore dans le recul du temps.

La deuxième remarque, c'est que Cicéron n'envoie pas seulement des lettres de consolation, il en reçoit aussi. L. Lucceius, par exemple, lui a écrit en ce sens, et par la réponse de Cicéron (566), nous pouvons deviner le contenu de cette lettre. Pour consoler Cicéron, Lucceius a rassemblé des arguments très utiles ; il a fait appel à des comparaisons, *similitudines*, notamment aux aléas du métier de gladiateur : ce n'était peut-être pas très bien trouvé, mais du moins sommes-nous sûrs qu'il y avait là le recours aux *exempla*. Et puis il a prêché la fermeté : *firmitudinem grauitatemque*. Bref, il a rédigé à l'intention de Cicéron une véritable *disputatio* et celui-ci lui en est reconnaissant, car il a ressenti après cette lecture un certain apaisement. Nous devinons que la lettre de Lucceius, qui contenait sans doute des arguments stoïciens, devait être proche d'une des catégories de consolation-type telles que les enseignaient les rhéteurs, proche aussi, par conséquent, des traités Περὶ πένθους ou Περὶ λύπης. Et nous pouvons être tentés de regretter que les lettres de Cicéron lui-même, dans la souveraine liberté de leur allure et leur refus constant de tourner à la *disputatio*, s'écartent si délibérément de ces modèles perdus que nous aimerions connaître.

* * *

Mais précisément il y a une lettre, très exceptionnelle, qui peut-être nous en rapprochera[36]. Cicéron l'a écrite, peut-être en décembre 46, à un certain Titius dont l'identité n'est pas certaine, mais qui n'était sûrement pas un ami intime, tout au plus une relation. Cet homme

36. *Fam.*, V, 16 = 565.

venait de perdre deux fils et Cicéron lui écrit une lettre sincère sans doute et émue, mais enfin une lettre de condoléances, ni plus ni moins, comme on peut en écrire à quelqu'un qu'on ne connaît que superficiellement. Il est intéressant, nous semble-t-il, d'en analyser le contenu.

La première phrase est un préambule : Cicéron affirme qu'il prend part, autant qu'il est possible, au deuil cruel qui a frappé Titius ; devant la violence d'une telle douleur, il veut apporter à son ami quelque modeste consolation (§ 1). La première partie développe deux idées : l'une est banale mais d'une vérité universelle, c'est que nous sommes tous nés mortels ; telle est la condition humaine et nous devons nous y plier (§ 2). L'autre est que l'état de la République a pour conséquence qu'il vaut mieux ne pas avoir d'enfants du tout ; quant aux parents qui ont perdu les leurs, ils peuvent se dire que ces enfants, par leur mort, ont échappé à de grands malheurs. Ces deux thèmes sont ensuite repris et développés parallèlement. La mort n'est pas un mal, car elle débouche sur l'immortalité ou sur la perte totale de toute conscience ; ce qui est un mal, ce sont les machinations qui se trament contre l'État.

On parvient ainsi à la deuxième partie de la lettre : Titius doit bien se persuader qu'aucun malheur n'est arrivé aux êtres chers qu'il a perdus. Bien plus, en cette année désastreuse, toutes les fois qu'il a appris la mort d'un adolescent ou d'un enfant, Cicéron a pensé qu'elle était due à la bienveillance des dieux immortels. La douleur de Titius ne concerne donc pas ses enfants, elle se trouve ramenée au seul chagrin du père. Ce chagrin, Titius doit l'affronter avec énergie, comme beaucoup d'autres l'ont fait, comme les femmes mêmes sont capables de le faire. Que la sagesse, que la raison devancent l'action bienfaisante du temps.

On aura reconnu dans ce canevas, à quelques nuances près, le plan de l'*Axiochos* du Pseudo-Platon, qui est aussi celui de la *Consolatio* de Tullia, abstraction faite de la partie centrale, où Cicéron passe en revue les différentes doctrines consolatoires des philosophes. La première partie peint des couleurs les plus noires la misère de la vie humaine qui est aussi, en cette fin de l'année 46, la misère de la République. La deuxième partie, sans vraiment affirmer l'immortalité de l'âme, en évoque au moins la possibilité et suggère que la mort peut être un bienfait des dieux. On croit sentir que Titius n'était pas un esprit métaphysique ; dans cette lettre comme dans toutes les autres, Cicéron aura adapté son propos à la personne de son correspondant, en gommant ici ce que certaines spéculations platonisantes pouvaient avoir de trop hardi.

Si notre interprétation est juste, et que la lettre à Titius est vraiment une consolation proche des traités des philosophes grecs et ins-

pirée de l'enseignement des rhéteurs, nous pouvons formuler d'abord deux conclusions intéressantes, bien que ponctuelles. La première concerne l'établissement du texte. Vers la fin de la lettre, l'éditeur de la C. U. F. propose d'exclure du texte toute une phrase qui se réfère au courage des femmes devant le chagrin[37]. Les arguments qui justifient ce choix sont les suivants : la phrase incriminée commence et finit par les mêmes mots que la phrase qui la précède et présente avec elle d'autres ressemblances textuelles dont l'accumulation est inquiétante ; pour le sens elle n'offre rien de nouveau ; l'exemple des femmes courageuses est déplacé ; l'emploi de *anteferre* est impropre. Ces arguments sont tout à fait plausibles et il paraît sûr que le texte a souffert de divers accidents dont la gravité est difficile à déterminer mais qui se situent probablement au niveau du détail. Pour ce qui est d'*anteferre*, on peut songer à une traduction maladroite de προλαμβάνειν, rendu d'ordinaire par *praecipere*. Et d'autre part, il n'est pas sûr que l'exemple des femmes courageuses soit déplacé. Athénodore fils de Sandon a écrit une lettre de consolation à Octavie pour la mort de Marcellus[38] ; Livie, après la mort de son fils Drusus, fit preuve d'une belle énergie et écouta les consolations d'Aréios Didyme, le philosophe de son mari[39]. Adressant des consolations à Marcia et à Helvia, Sénèque fait appel à leur courage[40] ; Plutarque fait de même dans la lettre qu'il écrit à sa femme après la mort de leur enfant[41]. L'ancienne Stoa professait ὅτι ἡ αὐτὴ ἀρετὴ ἀνδρὸς καὶ γυναικός[42]. Enfin et surtout, K. KUMANIECKI a montré que Cicéron lui-même a inséré dans sa *Consolatio* de Tullia des exemples de femmes courageuses qui complétaient la liste des modèles masculins. Dans deux lettres à Atticus[43] il demande des renseignements biographiques sur Rutilia, la mère de C. Aurelius Cotta, consul en 75, et sur Clodia, la mère de D. Junius Brutus, consul en 78. C'est donc que le genre littéraire de la consolation admettait comme un de ses τόποι constitutifs la référence au courage des femmes.

La deuxième conclusion est d'ordre prosopographique. Le destinataire de la lettre 565 n'étant connu que par son gentilice, nous avons le choix entre deux personnages. L'un, T. Titius[44], fut légat de Pompée

37. Au § 6 : *etenim si nulla fuit umquam [si] liberis amissis tam imbecillo mulier animo, quae non aliquando lugendi modum fecerit, certe nos, quod est dies allatura, id consilio anteferre debemus.* « Aucune femme ayant perdu ses enfants n'a jamais été si faible qu'elle ne mette finalement un terme à ses pleurs ; c'est donc un devoir pour nous, en tout cas, de devancer par la réflexion l'effet des jours qui passent. » (Trad. J. BEAUJEU.)

38. Plut., *Publ.*, 17.

39. Sen., *Ad Marc.*, IV, 2.

40. Sen., *ad Helv.*, II-III ; *ad Marc.*, I. Sénèque rappelle à Marcia l'exemple des mères qui ont supporté courageusement des épreuves semblables, XVI, 3 sqq.

41. Plut., *Consol. ad uxorem* (= *Moral.*, 45), 4-7 *passim*. Éd. J. HANI, C. U. F., Paris, 1980.

42. Cléanthe, *S. V. F.*, I, p. 107, 26 ; cf. III, p. 59 ; R. KASSEL, *op. cit.*, p. 59.

43. *Att.*, XII, 20, 2 = 596, et XII, 22, 2 = 600.

44. *R. E.*, Titius n° 26.

en 52-51. Il est peut-être identique au Titius qui possédait une propriété près d'Anagni, où il a reçu Cicéron en 56. Si l'on opte pour lui, on conclut généralement que la lettre de condoléances de Cicéron se réfère à la mort d'enfants en bas âge. L'autre candidat possible est L. Titius[45], originaire d'Espagne et collaborateur de César. Il lui rendit de grands services en Espagne comme tribun militaire[46] et César le fit sénateur en 47. En 46 ses deux fils tombèrent, par hasard ou par traîtrise, entre les mains des Pompéiens en Afrique ; sommés de changer de camp ou de mourir, ils choisirent la mort[47]. Cichorius[48] voyait dans leur père le destinataire de la lettre 565.

Les arguments tendant à faire admettre qu'il est question de la mort d'enfants en bas âge sont empruntés, pour l'essentiel, au texte même de la lettre. Mais il semble qu'on puisse les réfuter aisément. Le premier concerne l'expression *hoc grauissimo et pestilentissimo anno* qu'emploie Cicéron ; les enfants de Titius auraient-ils été emportés par la maladie? Non ; J. Beaujeu a montré de façon tout à fait convaincante que l'année 46 n'a été marquée par aucune *pestilentia* particulière, et que la situation désespérée de la République justifiait amplement l'emploi de *pestilentissimo*, d'ailleurs joint à *grauissimo*, ce qui dénote une valeur métaphorique[49]. Cicéron dit que la mort d'un *adulescentulus* ou d'un *puer* lui semble alors un bienfait des dieux ; faut-il croire que les enfants de Titius étaient *pueri*? Nullement ; ils pouvaient aussi bien être *adulescentes*, et c'est même plutôt ce que suggère l'ordre des mots. Enfin faut-il interpréter la référence au courage des femmes, donc peut-être de la mère des jeunes morts, comme un indice de leur jeune âge? Pas davantage ; à supposer que la phrase doive être conservée, nous avons montré qu'elle n'est rien d'autre qu'un argument traditionnel du genre de la consolation.

Nous pourrions tout aussi bien scruter le texte de la lettre pour y trouver confirmation que les fils de Titius sont morts à l'âge adulte, et les indices, pour n'être pas contraignants, ne seraient pas mauvais. Car à quoi peut bien correspondre l'évocation de *pudor*, *probitas*, *uirtus*, *recta studia*, *bonae artes*, si ce n'étaient là les qualités de ces jeunes gens? Et pense-t-on vraiment que l'état pitoyable de la République ait pu intéresser des enfants morts au berceau? Cette évocation du destin de Rome ne concerne-t-elle pas plutôt les fils de L. Titius, morts en héros pour un idéal qu'ils n'ont pas voulu renier?

Mais il est un fait surtout auquel on n'a pas assez prêté attention. S'il s'agit de consoler des parents de la mort d'un enfant, la consolation

45. *R. E.*, Titius n° 13.
46. *Bel. Alex.*, 57.
47. *Bel. Afr.*, 28, 2 ; Val. Max., III, 8, 7.
48. C. Cichorius, *Römische Studien*, p. 250-253.
49. Cf. *Fam.*, IV, 3, 1 = 499 : *in hoc pestifero bello cauendo et praedicendo.*

antique traite presque exclusivement le cas de morts adultes. C'est de la mort de Marcellus qu'Athénodore a voulu consoler Octavie ; c'est de la mort de Drusus qu'Areios Didyme consola Livie. C'est aussi la mort ou l'exil d'êtres adultes qui a motivé les Consolations de Sénèque à Marcia, à Helvia, à Polybe, celle que le Pseudo(?)-Plutarque a écrite à Apollonios, et la lettre de saint Jérôme à Héliodore. Et c'est de Tullia, morte à trente trois ans, que Cicéron s'écrit à lui-même une Consolation.

Ce fait s'explique facilement par les usages et l'état sanitaire de la société antique[50]. La mortalité infantile atteignait des proportions dont nous avons heureusement perdu le souvenir. Les morts d'enfants au berceau étaient considérées comme un tribut inévitable dû à la nature ; il eût été déplacé, à leur propos, de se livrer à un chagrin trop grand ou d'offrir à autrui une consolation trop explicite[51]. Nous avons à ce sujet le témoignage de Cicéron lui-même, au livre I des *Tusculanes*, dont on a maintes fois souligné, avec le livre III, l'étroite parenté avec le genre consolatoire. Combattant l'idée qu'une mort puisse être prématurée, Cicéron écrit : *Iidem, si puer paruus occidit, aequo animo ferendum putant, si uero in cunis, ne querendum quidem.* Quant à Sénèque, il a adressé à un certain Marcellus, qui supportait avec trop peu de fermeté la mort d'un tout jeune fils, une lettre où la réprimande l'emporte sur la consolation[52]. Il existe, il est vrai, le cas particulier de la lettre de consolation adressée par Plutarque à sa femme, à propos de la mort de leur petite fille âgée de deux ans. Mais d'abord, nous sommes là dans un contexte spirituel propre à Plutarque, assez proche, sur ce point, de la sensibilité moderne. Et ensuite, la lettre de Plutarque reste à l'intérieur du cercle intime de la famille, ce qui en modifie beaucoup la portée. Lorsque Cicéron écrit à Atticus, son *alter ego*, il s'informe avec une affectueuse inquiétude des accès de fièvre de la petite Attica. Il n'écrirait pas ce genre de choses à Claudius Marcellus ou à Manlius Torquatus ; et quand il donne à Sulpicius Rufus des nouvelles de son fils (499, 511, 535), c'est d'un jeune adulte qu'il parle, non d'un enfant. A plus forte raison n'était-il pas question de tenir de pareils propos à Titius.

A l'inverse, la lettre à Titius est directement comparable à une autre lettre de condoléances, justement célèbre, celle que Sulpicius Rufus, précisément, adressa à Cicéron après la mort de Tullia[53]. La parenté des deux textes est évidente, tant par le plan adopté que par les arguments utilisés ; en particulier, le rappel pessimiste de l'effondrement de la République, assez curieux de la part de quelqu'un comme

50. J.-P. Néraudau, *Être enfant à Rome*, Paris, 1984, p. 373 sqq.

51. Cf. la définition du *tempus lugendi* dans les *Fragmenta Vaticana*, 321 = *F. I. R. A.*, II, p. 536. Je remercie J.-P. Néraudau de m'avoir signalé ce texte capital.

52. La transcription de ce document constitue la lettre 99 à Lucilius.

53. *Fam.*, IV, 5 = 597. R. Kassel, *op. cit.*, p. 98 sqq.

Sulpicius Rufus, qui est rallié à César, est en harmonie avec ce que Cicéron écrit à Titius, et nous renforce dans la conviction que les fils de ce dernier n'étaient plus des enfants. Dès lors nous devons bien admettre que le correspondant de Cicéron est le père des deux jeunes gens, morts en Afrique pour ne pas trahir leurs convictions. La responsabilité de ce massacre incombait aux propres amis politiques de Cicéron, et les Titii, père et fils, sont des partisans de César. Si Cicéron a choisi d'écrire cette lettre de consolation pour exprimer sa douleur et peut-être atténuer celle de Titius, n'est-ce pas aussi pour se désolidariser publiquement d'une cruauté inutile, qui contrastait si durement avec la clémence de César?

* * *

La lettre à Titius, en tout cas, est une Consolation, un Περὶ πένθους, un Περὶ λύπης, tant par sa thématique et son plan que par les circonstances funèbres qui ont motivé sa rédaction. Si nous en doutions encore, elle viendrait nous prouver que Cicéron connaissait, par son éducation rhétorique aussi bien que par ses lectures philosophiques, une bonne partie de la littérature de consolation bien avant la mort de Tullia.

Cette constatation nous amène à jeter un regard nouveau sur la genèse et la véritable portée de la Consolation de Tullia. Dans les premiers jours de l'abattement, au plus fort de la douleur, Cicéron a trouvé refuge chez Atticus et a lu chez lui tout ce qui existait de littérature consolatoire[54]. Il dit bien qu'il l'a lu, non relu, et sans doute y avait-il dans la riche bibliothèque d'Atticus plus d'un opuscule que Cicéron ne connaissait pas auparavant. Mais il connaissait certainement les œuvres principales, puisqu'il les a si bien utilisées et démarquées dans sa Correspondance antérieure. Aussi bien le problème pour Cicéron n'était-il pas de s'informer du contenu de toute cette littérature, mais, puisque ces œuvres avaient été écrites par des hommes pour consoler d'autres hommes, il pouvait penser qu'elles avaient gardé intact leur pouvoir de guérison, et d'ailleurs le plus ancien traité de consolation des Stoïciens était le Θεραπευτικός de Chrysippe. Lire ou relire ces textes, c'était laisser venir à lui, de tous les horizons de la pensée grecque, des voix amies qui lui rendraient peut-être la fermeté et la sérénité. Et c'est bien ce qu'il disait quand il écrivait à Atticus[55] : *Quod me ab hoc maerore recreari uis, facis ut omnia; sed me mihi non defuisse tu testis es : nihil enim de maerore minuendo*, etc. Il s'est littéralement jeté dans la lecture pour échapper au désespoir.

54. *Att.*, XII, 14, 3 = 588 : *nihil enim de maerore minuendo scriptum ab ullo est quod ego non domi tuae legerim.*

55. *Att.*, XII, 14, 3 = 588.

Mais le moment vint où cela ne lui suffit plus. Sa véritable nature reprend le dessus : il éprouve le besoin d'écrire, et ce sera la célèbre *Consolatio*. Les modernes sont en désaccord sur les dates exactes de sa rédaction, mais il y a un fait sur lequel ils se rencontrent : l'œuvre a été écrite très vite, en trois ou quatre jours[56]. Durant le mois qui suit, Cicéron, qui est déjà passé à d'autres occupations, se borne à y apporter quelques rectifications et compléments. La rapidité foudroyante de cette rédaction ne s'explique que par une longue maturation antérieure. Pendant l'année 46, Cicéron a porté le deuil de la République ; il a écrit et reçu de nombreuses lettres remplies d'arguments consolatoires et d'exhortations à la fermeté ; il s'est remémoré le contenu des traités grecs sur le deuil et peut-être en a-t-il déjà relu quelques-uns. C'est dans toute cette atmosphère qu'il faut chercher les vraies racines de la Consolation de Tullia, beaucoup plus que dans les lectures hâtives effectuées chez Atticus, en quelques journées de souffrance et de prostration. Et si, dans la *Consolatio*, Cicéron consacre la partie centrale de l'œuvre à exposer et à critiquer les doctrines des philosophes grecs en cette matière, ce n'est évidemment pas dans l'intention de les faire connaître à ses concitoyens, comme l'a cru naguère encore un aussi bon connaisseur que KUMANIECKI. C'était bien le moment de faire de la pédagogie[57] ! Fidèle à l'esprit de la Nouvelle Académie, Cicéron s'efforce de dresser le bilan de toute la pensée grecque en matière de consolation et d'apprécier lucidement les bienfaits qu'il en a retirés. Le plan de la *Consolatio*, dans cette optique, reproduit l'itinéraire spirituel de son auteur, la première partie rappelant son abattement devant le coup qui le frappait, la seconde reflétant ses lectures et son effort de se reprendre, la troisième enfin orientant l'esprit vers les perspectives consolantes de l'immortalité.

Mais à elles seules ces lectures et ces méditations ne devaient pas suffire. Leur efficace ne se révélait que par le moyen de l'écriture. L'écriture comme thérapeutique : voilà qui est nouveau et même étonnamment moderne ; et voilà par quoi cette Consolation, que Cicéron s'adresse à lui-même, est différente de toutes les autres Consolations. On soupçonne, il est vrai, qu'Aristote, écrivant l'Εὔδημος à la mémoire d'un ami disparu, a cherché, en glorifiant celui-ci, à se consoler lui-même. Mais l'Εὔδημος, littérairement, n'est pas une consolation, et Aristote ne dit pas un mot de ses motifs personnels[58]. Cicéron au contraire est parfaitement conscient de sa démarche et la décrit à Atticus : *Quin etiam feci quod profecto ante me nemo, ut ipse me per litteras consolarer.* Et plus loin : *Adfirmo tibi nullam consolationem esse talem. Totos dies scribo,*

56. J. BEAUJEU, éd. Cicéron, *Correspondance*, VIII, p. 23, et Appendice II, A, p. 301 sqq.
57. K. KUMANIECKI, *op. cit.*, p. 395.
58. R. KASSEL, *op. cit.*, p. 35 ; *contra*, K. KUMANIECKI, *op. cit.*, p. 400.

non quo proficiam quid, sed tantisper impedior[59]. Dans une autre lettre, écrite un peu plus tard, il ajoute : *Quod me hortaris idque a ceteris desiderari scribis ut dissimulem me tam grauiter dolere, possumne magis quam quod totos dies consumo in litteris? Quod etsi non dissimulationis, sed potius leniendi et sanandi animi causa facio, tamen, si mihi minus proficio, simulationi certe facio satis*[60].

* * *

L'analyse que nous venons de tenter pourrait trouver son parallèle et son complément dans une enquête sur les origines de l'*Hortensius*. Comme on sait, la plupart des savants admettent aujourd'hui[61] que ce dialogue était terminé, ou presque, au moment de la mort de Tullia. Dans une lettre célèbre à L. Papirius Paetus[62], Cicéron disait bien : *cotidie aliquid legitur aut scribitur*. Il faisait allusion à l'*Orator*, qu'il venait d'achever, et à l'*Hortensius*, qui était sur le métier. Dans la correspondance de 46 nous avons trouvé, en même temps que des thèmes de consolation, des passages dont l'argumentation ressortit au genre protreptique. Consoler ses amis et leur suggérer que dans l'effondrement de la République la vie pouvait avoir un autre but, tels étaient les *officia* que Cicéron s'était fixés en ces années de malheur. Mais ces *officia*, très vite, se retournèrent vers leur propre auteur ; se consoler et se convertir à la sagesse, tel fut alors le sens du combat intérieur que mena Cicéron. Ce combat transparaît dans la Correspondance et s'exprime dans l'*Hortensius* ; il trouvera à la mort de Tullia un aboutissement inattendu et douloureux[63].

59. *Att.*, XII, 14, 3 = 588.
60. *Att.*, XII, 20, 1 = 596.
61. J. Beaujeu, éd. Cicéron, *Correspondance*, VII, p. 69-70 ; M. Ruch, *L'Hortensius de Cicéron*, p. 35 sq.
62. *Fam.*, IX, 26, 4 = 522 ; la lettre date de la fin du premier mois Intercalaire 46 ou du début du deuxième.
63. Monsieur J. Beaujeu a bien voulu relire cette étude et me faire plusieurs observations dont j'ai tiré profit. Qu'il en soit ici remercié.